

UNE QUÊTE

AUX TEMPS APOSTOLIQUES

A l'égard de la quête qui se fait pour les saints, suivez, vous aussi, les prescriptions que j'ai données aux Eglises de Galatie. Que, le premier jour de la semaine, chacun de vous mette à part chez soi et amasse ce qu'il épargnera, afin qu'on n'attende pas que je sois venu pour recueillir les dons. Quand je serai arrivé, j'enverrai avec des lettres les personnes que vous aurez choisies, porter votre aumône à Jérusalem; et, si la chose mérite que j'y aille moi-même, elles feront le voyage avec moi.

(I COR. XVI, 1-4.)

Il y a des épîtres de saint Paul qui sont avant tout des traités de doctrine. L'Apôtre y démontre une vérité centrale; il rattache à cette vérité tous les développements de sa pensée, et ce n'est qu'après

être resté longtemps sur ces hauteurs qu'il en vient aux enseignements pratiques qui terminent tous ses écrits. Ce qui nous frappe dans ces lettres-là c'est l'ordonnance rigoureuse des idées, c'est la marche progressive du raisonnement.

Les épîtres aux Corinthiens ont un tout autre caractère ; elles sont éminemment fragmentaires ; l'Apôtre y aborde des sujets de toute nature ; des incidents purement locaux s'y heurtent à des discussions de doctrines ; des préceptes d'une nature générale s'y mêlent à des allusions toutes personnelles à saint Paul. On voit que l'Apôtre peut à peine suffire aux questions de toute espèce que lui adressent ses prosélytes ou que lui suggère l'ardente affection qu'il leur porte.

N'en concluez pas, mes frères, que ces épîtres aient pour nous moins d'intérêt ; c'est ce caractère même qui leur donne une valeur unique et une incomparable importance. Elles nous transportent aux temps apostoliques ; elles nous initient aux préoccupations les plus vives des chrétiens de cette époque. Tel détail qu'elles renferment et qui pourrait sembler insignifiant, porte le cachet de la vérité historique et d'une incontestable authenticité. A la place de ce milieu flottant, vague et crépusculaire dans lequel l'incrédulité moderne voudrait nous

faire chercher avec effort les origines légendaires de l'Eglise, nous touchons ici un sol très-ferme, nous nous heurtons à des faits que nul faussaire n'aurait eu l'art d'inventer après coup, nous sommes en pleine histoire, et nous pouvons, par des indices de toute nature, et sur des preuves d'autant plus fortes qu'elles sont indirectes, juger très-sûrement ce qu'étaient les croyances et la vie des chrétiens vingt-cinq ans après la mort de Jésus-Christ. Il y a plus; l'enseignement religieux qui sort de ces documents a quelque chose de particulièrement saisissant; au lieu d'y rencontrer des abstractions nous y trouvons partout des faits; nous voyons agir les hommes. Saint Paul nous apparaît ici, non pas seulement dans ce qu'on pourrait appeler son rôle officiel, mais dans la familiarité de sa vie; nous pouvons l'étudier dans ses épanchements intimes, à la clarté de cette lumière rapprochée qui a montré le néant de tant de grandeurs usurpées. L'occasion est excellente de voir ici l'action qu'exerçait autour d'elle la foi chrétienne et de juger l'arbre à ses fruits.

Parmi les questions qu'aborde en passant l'Apôtre, j'en ai choisi une pour la traiter avec vous aujourd'hui; c'est celle qui est relative à une quête que saint Paul faisait parmi les Eglises grecques en

faveur des chrétiens de Jérusalem. Je voudrais, en étudiant de près ce sujet, qui paraît d'abord si local et si spécial, vous montrer les enseignements qu'il renferme et qui s'appliquent à tous les temps, à tous les milieux.

L'Eglise de Jérusalem était en proie à de grandes souffrances matérielles. Il ne semble pas que le magnifique élan de charité qui éclaira sa naissance d'une si pure auréole et dont le livre des Actes nous a conservé le touchant tableau ait suffi longtemps à soulager les détresses que la persécution y avait multipliées.

D'ailleurs cette persécution avait un caractère étrange de ténacité ; au lieu d'éclater seulement, comme chez d'autres peuples, par des soulèvements populaires ou des accès passagers, elle organisait autour des néophytes une ligue silencieuse et sans trêve ; chassés des synagogues, traités comme des impurs, ils voyaient se fermer devant eux toutes les portes, ils rencontraient partout la défiance, la haine et l'anathème ; ils étaient atteints dans leurs ressources et dans leur travail même ; déjà parqués au sein des gentils, ils l'étaient plus strictement encore parmi leur propre peuple. Cette mise à l'interdit se traduisait par des privations de toute espèce, et pour beaucoup

d'entre eux la misère en était la conséquence directe. On ne voit pas d'ailleurs que la charité sans réserve des premiers jours ait duré longtemps au sein de la communauté chrétienne. L'avarice à laquelle le caractère israélite n'était que trop enclin s'y introduisit bientôt, comme nous pouvons en juger par l'épître de Jacques, et elle y porta ses fruits amers. Il y eut là de grandes calamités qui saisirent le cœur de saint Paul.

Cette extrême détresse de l'Eglise de Jérusalem dut être pour beaucoup de croyants un sujet de scandale. L'homme a toujours été disposé à voir dans la prospérité matérielle un signe évident de la bénédiction de Dieu. L'affliction au contraire et la misère semblent des marques de sa défaveur. Une croyance qui appauvrit perd de son évidence aux yeux de beaucoup de gens. Comment s'expliquer ensuite que Dieu semblât abandonner cette Eglise qui avait été la mère de toutes les autres et sur laquelle tous les regards étaient concentrés ? Comment pouvait-on comprendre que cette persécution même servît l'œuvre divine ? Nous verrons tout à l'heure à quel point elle lui fut utile. Parlons d'abord de la résolution qu'elle inspira à saint Paul.

On peut le dire sans exagération : il n'y avait

pas à cette époque à Jérusalem de nom qui fût plus détesté que celui de Paul. Ses anciens coreligionnaires avaient pour lui la haine que l'on porte à un apostat ; on l'avait vu, lui, l'ancien persécuteur des chrétiens, devenir l'humble et ardent disciple de Jésus, on savait qu'il annonçait partout que la loi mosaïque était abolie, on avait appris, et c'était là ce qui exaspérait le plus les Juifs, qu'il s'était fait l'apôtre des gentils et qu'il enseignait ouvertement que le royaume de Dieu allait être fondé au milieu d'eux. Certes, cette opposition était naturelle et Paul devait s'y attendre, mais ce qui était pour lui un douloureux sujet d'étonnement c'était de voir ces sentiments pénétrer en quelque mesure jusque dans la communauté chrétienne de Jérusalem. En devenant chrétiens, les Israélites ne renonçaient pas aisément à leurs anciennes croyances et surtout à leurs traditions. Tel d'entre eux qui, en théorie, avait reconnu franchement le caractère spiritualiste et universel de la loi nouvelle restait en réalité asservi aux anciennes prescriptions mosaïques. Tel autre, par politique humaine, voulait éviter de blesser ses compatriotes, en traitant les prosélytes païens sur un pied d'égalité. Il fallait que le préjugé sur ce point fût singulièrement tenace, puis-

que Pierre lui-même y avait cédé et avait usé, dans l'Eglise d'Antioche, d'une lâche dissimulation que Paul dut lui reprocher en face. (Galat. II, 11-14). Si Pierre, dans un milieu tel qu'Antioche où les prosélytes sortis du paganisme étaient si nombreux, avait faibli de la sorte, quelle ne devait pas être la puissance des idées juives au sein de l'Eglise chrétienne à Jérusalem même, c'est-à-dire au berceau de l'ancienne théocratie? Beaucoup de membres de l'Eglise rêvaient un compromis entre l'ancienne et la nouvelle alliance; ils se refusaient à admettre que des païens pussent, sans se soumettre aux prescriptions mosaïques, entrer dans le royaume de Dieu. Ils nourrissaient contre Paul une irritation qui était allée croissant, à mesure qu'ils entendaient parler des succès de son apostolat; l'hostilité chez quelques-uns avait atteint une telle intensité qu'elle leur faisait voir en Paul un révolutionnaire, un contempteur des traditions de leurs pères et qu'ils lui refusaient le titre d'apôtre, disant qu'il n'était point l'un des douze témoins authentiques du ministère du Christ; c'étaient eux qui tendaient des pièges à Paul, qui envoyaient sur ses pas des émissaires, c'étaient eux qui par leurs attaques opiniâtres et rusées harcelaient cette grande âme et lui arra-

chaient parfois ces cris de douleur que nous ont conservés ses épîtres. Nous ne savons jusqu'à quel point l'esprit qui animait ces hommes était répandu dans l'Eglise de Jérusalem, mais si l'on songe qu'à côté de ces fanatiques du passé, il y avait les timides, les politiques, les partisans des concessions extérieures, tous ces hommes enfin (1), auxquels la manière d'agir de Paul devait sembler violente et intempestive, on peut se demander si le grand apôtre ne comptait pas parmi les chrétiens de Jérusalem plus d'adversaires que d'amis.

C'est cependant pour cette Eglise que Paul va recueillir péniblement, de lieu en lieu, les dons des prosélytes païens; mission toujours pénible, mais qui devait l'être particulièrement pour lui. Nous savons en effet qu'il était désintéressé jusqu'au scrupule et qu'il s'était fait un strict point d'honneur de ne rien recevoir de la plupart des Eglises grecques pour sa propre subsistance afin que son caractère fût à l'abri de tout reproche. Il y a des natures auxquelles ces questions d'argent répugnent profondément. Paul y apportait ce que

(1) Nous voyons en effet que tous les anciens de l'Eglise conseillèrent à Paul, lorsqu'il revint à Jérusalem, d'accomplir une cérémonie de purification extérieure à laquelle l'Apôtre ne pouvait attacher aucune valeur réelle, et qui était destinée uniquement à calmer « les milliers de Juifs qui avaient cru. » (Actes XXI, 20, etc.)

nous pourrions appeler une susceptibilité excessive. Pour sauver son indépendance, il voulut toujours se soutenir par son travail manuel, bien qu'il eût affirmé plusieurs fois avec énergie le devoir des Eglises d'entretenir leurs pasteurs. « Vous savez, disait-il aux anciens d'Ephèse, que ces mains ont pourvu à mes besoins et à ceux de mes compagnons. » (Actes XX, 34.) Il tenait à n'être redevable envers personne, ne voulant être lié qu'envers la vérité. Ici cependant, il fait plier son caractère, il humilie sa fierté naturelle. Le voici qui se fait solliciteur, le voici qui demande et qui supplie. Au milieu des fatigues de son ministère, et comme si le fardeau spirituel des âmes n'était déjà pas assez lourd, il plaide avec ardeur la cause de ceux qui souffrent, et c'est par un élan de charité magnifique, qu'il répond aux défiances et à l'hostilité dont les chrétiens de Jérusalem l'ont abreuvé.

Arrêtons-nous quelques instants devant le grand spectacle de cette activité sans trêve qui ne recule devant aucun devoir et qui unit, par une admirable association, la vie à la doctrine, la pratique à la théorie de la charité. Paul est en cela le vrai disciple de Celui qui a guéri les corps en sauvant les âmes, et rassasié du pain matériel les multitudes auxquelles il apportait la nourriture éternelle. Ce

sont là les deux faces de l'œuvre à laquelle Dieu nous invite, c'est la double mission qu'il nous ordonne d'accomplir. Souvent l'Eglise a scindé ces deux activités, car l'imperfection humaine se manifeste toujours en ceci qu'elle isole, même en faisant le bien, ce que Dieu seul sait rapprocher et réunir. Rappelez-vous le moyen âge. Comme l'élan spirituel de cette époque est admirable ! Avec quelle ardeur elle s'élançait vers le monde invisible ! Quel superbe dédain des réalités terrestres, de toutes les jouissances de la vie chez ces générations auxquelles la terre était si sévère, et qui, traînant ici-bas leur pauvre existence, en butte à tant de privations, souvent décimées par la guerre et la famine, élevaient dans les airs leurs gigantesques cathédrales, tandis que leurs penseurs retirés au fond de leurs cellules édifiaient ces encyclopédies colossales où l'élan de la pensée religieuse est monté à de si prodigieuses hauteurs. Que cela était grand et incomplet à la fois ! C'était l'ascétisme avec ses élans sublimes et son inintelligent mépris de la nature, de la matière, et de la vie ordinaire qu'il qualifiait de profane. Aujourd'hui le péril est à l'extrême opposé. Tout ce qui touche au monde spirituel n'est pour beaucoup de nos contemporains que rêverie poétique ou folie ; le

langage des Ecritures si familier à nos pères leur devient une langue inconnue et mystique. Ils n'estiment que ce qui peut se voir, se toucher, se compter. Dans la religion ils ne voudraient guère conserver que le côté utilitaire et pratique ; c'est là ce qu'ils appellent la morale, comme si ce grand mot pouvait être réduit à ce sens étroit, comme si la loi du devoir ne régissait pas les cimes les plus hautes du monde spirituel et les effusions les plus sublimes de l'âme. Ils daignent nous concéder encore que l'Évangile est une merveilleuse école de charité, mais ils ne veulent pas aller au delà ; et nous serions assuré de leur plaire si nous consentions à le restreindre aux proportions d'une doctrine philanthropique et à ne voir dans l'Église qu'une vaste association de bienfaisance. Ainsi va l'humanité dans ses oscillations perpétuelles, toujours portée aux extrêmes, s'élevant et s'abaissant tour à tour. Eh bien, à toutes les époques, et devant toutes les exigences, notre mission sera de prêcher l'Évangile du Christ et de saint Paul, cet Évangile qui est à la fois vérité et vie, enseignement et puissance, qui sauve l'âme et le corps, qui ne recule devant aucune détresse matérielle et morale, qui ne jette l'anathème à rien de ce que Dieu a créé et qui prétend tout relever et tout sanctifier

pour sa gloire. Devant les erreurs de l'ascétisme, il faut affirmer que « la piété a les promesses de la vie présente » (1 Tim. IV, 8), et devant les dédains du matérialisme, il faut rappeler que « l'homme ne vit pas de pain seulement. » (Matth. IV, 4.) Il faut, comme le Christ et comme saint Paul, apporter à ce monde le salut spirituel et le relèvement temporel, nous souvenant d'ailleurs que ces deux choses sont solidaires, et qu'il y a péril et folie à vouloir séparer ce que Dieu a uni. Elevons tout ensemble des églises, des hôpitaux et des refuges, édifions l'école en même temps que le sanctuaire, combattons l'ignorance et la misère comme nous combattons le péché; en délivrant les âmes, faisons la guerre à tous les esclavages, je ne dis pas seulement à l'esclavage des noirs que la civilisation chrétienne a vaincu dans notre siècle, je dis à ces servitudes d'un autre genre qui pèsent sur la femme et sur l'enfant, et qui s'appellent la débauche réglementée et la fatale promiscuité des manufactures. Que servirait-il à l'Eglise de vêtir de robes blanches ses catéchumènes filles du peuple, si elle ne protège pas leur pureté, que servirait-il à une nation chrétienne d'apporter dans la main droite l'Évangile à ceux qu'elle appelle des barbares si elle leur présente dans sa main gauche

l'eau-de-vie et l'opium? Que servirait-il de prêcher le relèvement moral et les saintes joies de la famille à ceux que nous laissons dans une telle abjection matérielle qu'elle les entraîne forcément au mal? Et d'autre part, que serviraient des millions jetés dans le gouffre de la misère, si nous ne relevons pas les caractères, les volontés, en éclairant, en purifiant, en sauvant les âmes, en apprenant à chaque homme qu'il doit être, après Dieu, le premier artisan de son salut? A l'œuvre donc, et, pour accomplir cette double mission que Dieu nous assigne, demandons-lui l'ardeur que rien n'effraye et la persévérance que rien ne peut lasser.

Un autre enseignement découle du grand exemple que nous donne ici saint Paul. Nous marchons à pas rapides vers des temps où l'Eglise devra demander à ses enfants non pas seulement un secours pour ses membres souffrants, mais les ressources nécessaires à sa propre existence. Les appuis qui lui venaient des pouvoirs terrestres lui sont peu à peu enlevés; une législation vigilante et, dans bien des cas, hostile lui refusera le droit de se créer des fondations permanentes, et ne lui laissera plus que ce qu'elle ne pourrait lui refuser sans crime, le droit d'avoir ses sanctuaires et de recueillir son pain quotidien. Je ne suis pas de ceux que

cet avenir effraye ; ce n'est pas que je prenne facilement mon parti des angoisses et de l'ébranlement qu'une telle crise produira chez la génération qui la verra s'accomplir, mais je crois que ces douleurs auront une compensation magnifique ; je crois que l'Eglise dépouillée retrouvera au centuple dans l'amour et le dévouement personnel de ses membres ce que les législateurs humains lui auront enlevé, je crois qu'elle puisera dans ces sacrifices une force qu'elle ne soupçonne pas. Je crois aussi qu'appelé partout à soutenir ses croyances, le peuple chrétien sortira de cette stupide indifférence religieuse qui fait de la foi je ne sais quel assentiment passif, quelle abdication morale et qui tue chez l'individu le sentiment de sa responsabilité ; je suis certain que ses convictions seront d'autant plus éclairées et plus personnelles qu'elles lui coûteront davantage, de telle sorte que croyant plus il croira mieux. Voilà pourquoi j'ai dit que l'avenir ne m'effraye pas. Toutefois ne nous faisons pas d'illusion : nous ne nous mettrons en mesure d'y faire face que par des sacrifices incessants, par des douleurs et des renoncements de toute espèce. Nous avons applaudi peut-être à cette image souvent évoquée de l'Eglise, cette mendicante sublime qui reconquiert le monde en suivant son Maître

dans sa divine pauvreté; l'idée est vraie, mais quand on la traduit en langue vulgaire, elle n'a plus le prestige qui séduit l'imagination : il faut compter avec la réalité qui est dure, tracassière et prosaïque, il faut compter avec les chiffres qui sont inflexibles et avec l'égoïsme naturel qui ne l'est guère moins. C'est chose peu séduisante que d'avoir à donner, non par entraînement, mais par devoir, et par discipline (sans cela rien ne peut tenir); c'est chose plus dure encore que d'avoir à demander, même à des frères, pour ce qui est après tout leur cause. Il y a là de rudes expériences à affronter, de pénibles découvertes à faire, de véritables tentations à vaincre. Il faut une grâce spéciale pour être l'apôtre d'une cause sans la plaider en avocat et sans manquer à la vérité, pour gagner les cœurs sans flatterie, pour se faire l'obligé des autres sans abdiquer son indépendance, pour rester charitable devant les refus, pour subir les mortifications de l'amour-propre en demeurant humble et digne. C'est ici, mes frères, que saint Paul peut nous servir de modèle. Lisez les pages dans lesquelles il défend devant les Corinthiens la cause des indigents de Jérusalem (1), et songez quelle transfor-

(1) 1 Cor. XVI, 1-4, et en particulier l'admirable chapitre IX de la deuxième épître aux Corinthiens.

mation a dû s'accomplir en Saul de Tarse pour amener cette nature énergique, rude et fière à une si exquise délicatesse, et pour mettre sur les lèvres de cet ancien persécuteur un langage si persuasif, si ingénieux, et qui sait être si habile tout en restant si noble et si vrai.

Portons maintenant nos regards sur l'œuvre même qu'accomplit saint Paul. Il est impossible de l'étudier de près sans être frappé des bénédictions qui vont en sortir.

Je n'exagère rien si j'affirme que cette quête faite chez des Grecs en faveur des Juifs de Jérusalem marque une date nouvelle dans l'histoire morale de l'humanité. Le monde n'avait jusque-là contemplé rien de semblable. Ce qu'on avait vu souvent, c'était les Juifs venant en aide à leurs propres compatriotes avec une générosité que l'historien Josèphe vante justement. Déjà répandus sur tous les points du monde, en Asie, en Macédoine, en Grèce, en Italie, en Afrique, riches ou pauvres, fervents dans leur piété ou même affaiblis dans leur foi par les idées païennes, les Juifs se souvenaient de leur ville sainte et du Temple; les plus humbles d'entre eux mettaient à part leur offrande pour le sanctuaire ou pour les pauvres de Jérusalem. Le souvenir de la patrie absente restait vi-

vant dans leurs cœurs : leur rêve était d'y retourner. « Si je t'oublie, Jérusalem, avaient dit les Israélites captifs au bord de l'Euphrate, que ma droite s'oublie elle-même. Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi ! » (Ps. CXXXVII, 6) : c'était bien là le vœu de tous les Juifs dispersés.

Mais ce qui ne s'était pas vu encore, et ce qui, dans l'ordre de la nature, semblait ne devoir arriver jamais, c'est que des liens d'affection, de tendre sympathie pussent unir des Juifs aux autres nations de la terre. Entre eux et les peuples civilisés de l'ancien monde, il n'y avait qu'un échange de haine et de mépris. On n'a qu'à lire les auteurs satiriques de Rome pour s'en convaincre. Les Juifs étaient pour eux une race étrange, dont les traits physiques étaient connus et tournés en ridicule. Jamais en Occident ils n'avaient joui de la faveur et de la considération particulière que les Orientaux leur avaient témoignées autrefois en les appelant à de hautes charges. Les Romains semblent avoir eu pour eux une aversion particulière. Les Juifs y répondaient par une haine instinctive que l'oppression de leurs vainqueurs avait tournée en exaspération. On vit assez, lors du siège de Jérusalem, l'exécrable fureur dont ces deux peuples étaient

animés l'un contre l'autre. Jamais Rome n'avait rencontré pareille résistance; Titus en fut frappé. Des atrocités inouïes marquèrent cette lutte. En un seul jour cinq cents Juifs furent crucifiés, tellement, dit Josèphe, que le bois manquait pour les croix. Moins féroces, les Grecs portaient aux Juifs une antipathie égale, qui, selon la pente de leur caractère, s'exprimait surtout par la raillerie.

Eh bien! vous représentez-vous ce qu'il y a d'étrange dans ce fait que des Grecs et des Romains vont s'intéresser à des pauvres de Jérusalem, tellement qu'ils s'imposeront des sacrifices pour les assister? Et ceux qui font cela, ce ne sont pas les disciples des philosophes platoniciens ou stoïciens qui, dans les écoles célèbres de leur temps, discouraient sur l'humanité. D'abord, ces dissertations n'avaient touché le cœur de personne, et le peuple romain qui, deux cents ans avant le Christ, applaudissait certains vers généreux de Térence, n'en était pas moins resté le spectateur placide et sans entrailles des boucheries de l'amphithéâtre: Ensuite, les disciples de saint Paul étaient pour la plupart gens du commun peuple qui ne connaissaient guère les philosophes même de nom (1 Cor. I, 26); et cependant, c'est parmi ces humbles, ces ignorants, ces pauvres, ces esclaves

que grandit et s'épanouit tout à coup cette vertu nouvelle qui s'appelle la fraternité. A travers la distance, ils pensent à ces Juifs que la misère a frappés; ils s'émeuvent de cette infortune, tous leurs préjugés sont vaincus, et leur sympathie ne reste pas théorique, elle se traduit par leurs dons. Or, comment ne pas se demander ce qui a produit cette révolution morale? Est-ce simplement une doctrine abstraite, un enseignement nouveau sur l'humanité? Mais des abstractions, à supposer que ces prosélytes eussent pu les comprendre, n'auraient pas eu sur eux une influence assez puissante pour transformer à ce point leur nature. Il y a ici tout autre chose : une passion véritable s'est emparée de leurs cœurs; l'amour de Dieu révélé en Jésus-Christ les a pénétrés et a renouvelé toute leur vie et tous leurs sentiments : c'est à la clarté de cette lumière qu'ils voient désormais les hommes; en ceux qui n'étaient jusque-là pour eux que des étrangers et des barbares, ils reconnaissent des âmes immortelles créées par Dieu pour sa gloire et rachetées par le sang de la croix. C'est la paternité divine qui leur a fait comprendre la fraternité humaine, et si la grande idée de l'humanité commence pour eux à devenir sur la terre une réalité bénie, c'est que dans les cieux ils adorent « un

seul Dieu Père de tous, qui est au-dessus de tous et parmi tous et en tous. » (Eph. IV, 6.) C'est là en effet la marque de la religion véritable, qu'unissant l'homme à Dieu elle unit du même coup l'homme à l'homme. De même qu'un aimant non-seulement attire à lui les paillettes de fer qu'on lui présente, mais communique à chacune d'elles une vertu qui la fait attirer à son tour celles dont elle est voisine, ainsi l'amour qui nous ramène à Dieu crée aussitôt un lien entre toutes les âmes qui en ont subi l'influence (1). Ainsi se traduit dans les faits la double loi d'amour qui forme le sommaire de la loi.

Voilà, mes frères, ce que nous devons à l'Évangile, c'est là l'une de ses gloires les plus grandes, et quand il n'aurait pas apporté à la terre autre chose, il faudrait l'en bénir à jamais. Ne laissons pas oublier ces faits; ne souffrons pas qu'on fasse hommage à la philosophie humaine de ce qui fut l'œuvre de Dieu. Sachons-le bien aussi : l'Évangile qui seul a fondé cette chose sainte qui s'appelle la famille humaine est seul capable aussi de la conserver, et de la faire triompher. Si vous en doutiez, voyez quelles théories sociales nouvelles surgissent

(1) Cette image et l'idée qu'elle exprime sont empruntées à F.-W. Robertson.

dans le monde aussitôt que s'affaiblit la foi chrétienne ; ce mépris insolent pour les races inférieures, cette « lutte pour l'existence » transportée du règne de l'animalité dans la sphère humaine, ces ignobles justifications de tout ce qui réussit par la force, voilà ce qui formerait bientôt le droit universel si l'on pouvait jamais oublier que les hommes sont des créatures du Dieu vivant, et que l'âme de chacun d'eux est assez grande pour avoir été sauvée par le sang rédempteur. Comme les bêtes fauves sortent de leurs repaires dès que le soleil s'abaisse derrière l'horizon, de même, aussitôt que le soleil du christianisme semble descendre et se voiler, ces doctrines de violence et de proie apparaissent au milieu des hommes. Ce ne sont pas nos protestations qui les détruiront. Dans ce domaine-là on ne combat l'erreur que par la vérité, et le meilleur moyen de prêcher celle-ci, c'est de l'incarner dans des faits. Quand, pour venir en aide à des infortunes rapprochées ou lointaines, nous nous mettons vraiment à l'œuvre, quand pauvres ou riches s'unissent dans ce but, quand nos ouvriers, et nos enfants eux-mêmes y consacrent leurs faibles ressources, quand, au delà des mers, en pleine Afrique, une école ou une station missionnaire est édifiée par ces oboles accumulées,

ces humbles efforts ouvrent à la fraternité humaine de plus larges avenues et lui préparent un plus grand avenir que toutes les théories humanitaires dont ce siècle a été si prodigue.

Revenons à mon texte. Nous y avons vu l'avènement dans le monde d'un nouvel et magnifique ordre de vertu. Eh bien, admirons ici comment Dieu sait tirer le bien du mal et tout subordonner à sa volonté. D'où est sortie cette œuvre qui fonde la fraternité sur la terre? De la détresse des chrétiens de Jérusalem, laquelle est sortie elle-même de la persécution. C'est dans ces sillons sanglants qu'a germé cette moisson splendide, c'est sur cette plante épineuse et sauvage qu'ont crû ces fruits savoureux. On peut appliquer ici avec exactitude ce que Paul disait dans un autre sens, c'est que « l'appauvrissement des Israélites a fait la richesse des Gentils. » (Rom. XI, 12.) Quelle richesse en effet et combien féconde, que cette révélation inattendue de la fraternité! Comptez, si vous le pouvez, ce qu'elle a produit dans le passé, ce que tous les jours elle enfante. Les chiffres vous manqueront. De même qu'il n'y a pas de somme suffisante pour exprimer ce qu'a produit à travers les siècles la pite de la pauvre veuve de l'Évangile et le capital immense qu'elle a créé dans l'humanité, de même

il n'y a pas d'évaluation possible des bénédictions qui sont sorties de la persécution dont souffrit alors Jérusalem. Contemplant ici une fois de plus cette sagesse divine qui rend les larmes fécondes et les défaites victorieuses, qui du sang des martyrs arrose le sol où germera l'avenir, qui fait des croyants exilés les missionnaires de la vérité persécutée et forme les nations chrétiennes du Nouveau Monde avec les fugitifs de l'Ancien, qui tire enfin le magnifique spectacle de la fraternité des peuples d'une implacable manifestation du pharisaïsme sectaire, comme elle a fait resplendir l'amour dans son éclat suprême sur la croix que la haine la plus exécrationnelle a dressée.

Et remarquez ceci : les chrétiens de Jérusalem ne savaient rien de ces choses ; nul parmi eux peut-être n'avait soupçonné le but caché de leurs épreuves. On peut supposer même, comme nous le disions en commençant, que cette affliction dut être pour eux pleine de tentations et de périls spirituels. Voir l'Église vaincue aux lieux mêmes où elle avait été fondée, et Dieu semblant abandonner sa cause, être témoin des détresses que la misère engendrait au sein de ce troupeau qui avait été le théâtre d'une charité telle que le nom même d'indigent semblait en être banni (Actes IV, 34), c'étaient

là d'étranges déceptions capables de troubler la foi la plus ferme. Comment supposer que ce mystère de douleur couvrît un mystère d'amour? Beaucoup l'ignorèrent sans doute : le plan de Dieu leur resta caché. Si leur regard avait pu, à travers la distance, contempler dans les jeunes Eglises de Grèce, de Macédoine et d'Asie ces anciens païens travaillant pour eux, et s'imposant joyeusement des sacrifices, quelle vive clarté eût rayonné dans leurs ténèbres, avec quel élan ils auraient béni ces nouveaux frères dont les noms mêmes leur étaient jusque-là inconnus!

Retenons de là un grand enseignement : nous ne devinerons jamais complètement ici-bas le secret de la douleur, nous ne saurons pas toutes les bénédictions qu'elle renferme. On croit l'expliquer suffisamment en y voyant l'effet d'une discipline qui châtie et qui sanctifie; sans doute, c'est là l'une des causes les plus puissantes qui font que Dieu l'envoie; l'Écriture le dit en termes exprès : « Dieu nous châtie pour notre profit, afin de nous rendre participants de sa sainteté » (Hébr. XII, 10); perspective sublime qui suffirait seule à calmer nos murmures et à nous faire adorer une volonté si paternelle et si grande! Mais il y a plus encore dans la douleur. La solidarité chrétienne

l'éclaire d'un jour immense. Si le Christ, « chef de l'Eglise qui est son corps, » a souffert pour le corps tout entier en s'immolant pour lui, il ne se peut que les souffrances d'un membre, quelque infime qu'il soit, n'aient d'action que sur lui-même. Il fait partie du corps. C'est assez pour que tout ce qui lui arrive profite en quelque mesure à tous les autres membres. Il n'en sait rien. Qu'importe? Si la science affirme que rien ne peut se perdre dans l'ordre matériel, pas même une vibration, pas même un atome, pouvons-nous admettre un seul instant qu'il n'en soit pas de même dans l'ordre moral? N'est-ce pas là l'explication de tant d'afflictions étranges, exceptionnelles, presque surhumaines dont Dieu frappe quelquefois ses créatures les plus chères et les plus sanctifiées? En vain vous cherchiez à les comprendre en ne les appliquant qu'à une destinée isolée. Agissant dans l'ensemble, elles nous présentent un sens magnifique; telle vie presque écrasée sous l'affliction prend alors des proportions infinies, il en sort des rayons qui se projettent à d'incroyables distances. Que dis-je? Les distances ici ne sont rien pour Dieu qui les supprime. Telle pauvre veuve de Jérusalem a dû au pénible travail d'une veuve de l'Achaïe de pouvoir nourrir son enfant affamé. Doux et touchant

mystère, plus merveilleux mille fois que cette électricité qui aujourd'hui rapproche les deux extrémités du monde ! Là-bas, dans quelque mesure de Corinthe, une lampe solitaire éclaire la veille d'une femme du peuple tissant de ses doigts amaigris le lin qu'elle vendra pour en apporter le profit à la prochaine assemblée des saints ; ici, sous un toit de la campagne juive, une fille d'Israël bénit Dieu avec des yeux pleins de larmes auprès de son enfant qui sourit. Jamais sur la terre ces deux chrétiennes ne doivent se rencontrer : l'une cependant a sauvé l'autre, et un lien éternel les unira dans le sein de Dieu.

Or, ne vous y trompez pas, ce ne sont pas seulement nos œuvres voulues, nos sacrifices intentionnels qui peuvent avoir cette portée infinie. Telle douleur qui semble inutile et stérile a son but que Dieu seul connaît. Ce qui est impossible, c'est qu'elle se perde. Le supposer, ce serait faire injure à la sagesse de Dieu ; ce serait nier sa volonté positive. La semence que le paysan confie au sol en automne se perd si rarement qu'une récolte absolument manquée est souvent une date unique dans la vie d'une génération ; les hommes le savent bien, et les athées eux-mêmes y comptent avec certitude. Se pourrait-il que les semences de foi,

d'amour, et de dévouement que nous déposons dans les sillons de la douleur restent sans fruit? Si même le vent les emporte loin de nos regards, peuvent-elles s'anéantir? Gardons-nous de le croire. Elles trouveront leur sol sur quelque coin de terre ignoré; dans le vaste champ que Dieu cultive, il n'y a pas une seule place absolument stérile. Ecoutez... Les heures s'avancent, les ardeurs du jour ont passé; le travail partout s'achève, et dans l'air embaumé du soir, sous le ciel éclairé des splendeurs éternelles, retentit le chant joyeux des travailleurs revenant de l'œuvre divine. « Ceux qui semaient avec larmes ont moissonné avec des chants d'allégresse; ceux qui marchaient en pleurant quand ils portaient leur semence, reviennent avec des cris de joie, en portant leurs gerbes. » (Ps. CXXVI, 5, 6.) « Les rachetés de l'Éternel viennent à Sion avec des chants de triomphe. La douleur et le gémissement se sont enfuis. » (Esaïe LI, 11.)